



L'anthropologue africain, Vol 15, Nos. 1&2, 2008, pp. 21-38

© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique, 2011 (ISSN 1024-0969)

La bouche qui mange parle : langues, développement et inter- culturalité en Afrique noire

Camille Roger Abolou*

Résumé

Mettre les langues au service du développement en Afrique noire est une ambition ancienne. Depuis les années 1950, la conception faite de la relation langue et développement était de voir l'incidence médiate ou immédiate sur les problèmes divers tels que : l'amélioration de l'emploi, la compétitivité, le marché du travail, la production agricole, etc. Les idées sur langues africaines en/de développement orientent déjà les problèmes de terminologie et de traduction. De nos jours, les postures théoriques et praxis méthodologiques dominantes s'inspirant des interprétations de la mondialisation et de la diversité linguistique et culturelle recommandent un modèle circulaire de développement. Dans ce modèle, l'interface Langue/Développement apparaît comme une boîte noire qui autorise le tryptique terminologie-savoir-société pour former la trame signifiante du développement sur les plans local et global et pour exploser les ratiocinations du « vieux » couple langue et développement – comme s'il y avait d'un côté la langue et de l'autre le développement – aux fins de « durabiliser » le développement en Afrique noire.

Mots Clés

Langue, développement, développement durable, terminologie, traduction.

* Université de Bouaké. Email : abolou_cr@yahoo.fr

Abstract

Putting languages for development in Africa is an old ambition. Since the 1950s, There has been a pre-conceived notion about the relationship between language and development consisting of seeing the immediate or mediate impact on such diverse issues as: improving employment, competitiveness, labor market, agricultural production, etc. Ideas on African languages on /of development have already influenced problems of terminology and translation. Nowadays, the dominant theoretical positions and methodological praxis, inspired from globalization and linguistic and cultural diversity, recommend a circular pattern of development. In this model, the interface language/development appears as a black box that allows the tryptic terminology-knowledge-society to form the general framework of local and global development. This tryptic explodes ratiocinations on the "old" language/development couple as though there was on one side Language and on the other side Development in the fight for building 'sustainable' development in Black Africa.

Key words

Language, development, sustainable development, terminology, translation.

Introduction

La conception faite de la relation entre la langue et le développement par l'introduction des langues à l'école, l'alphabétisation des adultes, les politiques linguistiques « taillées sur mesure » était de voir, depuis les années 1950 dans les études de l'UNESCO, l'incidence médiante ou immédiate sur l'amélioration de l'emploi, la compétitivité économique, la productivité agricole, etc. Le rôle des langues dans le développement n'a pas, jusqu'ici, fait l'objet d'une conceptualisation satisfaisante. Pis, la réflexion sur l'interdépendance entre les langues et le développement, inspirée de la déclaration de Harrare en 1997, qui a dominé les recherches diverses en anthropologie, en sociologie et en sociolinguistique [Abolou 2008 ; ADEA 2001 ; Bamgbose 2000, 1994, 1991 ; Bearth 2007, 2001, 2000 ; Chaudenson 1999, 1992, 1991 ; Grin 1999 ; Goody 2004 ; Prah 1999, 1995 ; Robinson 1996 ; Romaine 1992 ; Tourneux 2007 ; etc.] s'est révélée une impasse en Afrique noire.

L'illusion sur laquelle les recherches diverses ont vécu selon les modèles linéaires de développement ou *top-down* pour améliorer les conditions de vie des citoyens a instauré des hiatus développementalistes maintenant toujours les pays africains dans le non/sous/mal-

développement (Perrin 2001). L'idée de faire reposer le développement sur la langue de l'autre ou sur la langue de soi apparaît désormais irréaliste. La langue est devenue le chaînon manquant dans les études sur le développement.

De nos jours, les postures théoriques dominantes s'inspirant de la mondialisation et de la diversité linguistique et culturelle recommandent un modèle circulaire de développement dans lequel l'interculturalité apparaît comme un impératif. Car, elle exploite les ratiocinations du « vieux » couple langue et développement – comme s'il y avait d'un côté la langue et de l'autre côté le développement se regardant en chiens de faïence – et s'impose dans les contextes de la modernité aux fins de « durabiliser » le développement. L'interculturalité, se constituant ainsi comme le ferment de la connaissance en tant que bien inépuisable à rendements croissants, implique une économie de la connaissance comme source majeure de la valeur ajoutée, ressource indéniable de la compétitivité économique (Abolou 2009 ; Foray 2000). Elle semble prôner la trilogie terminologie-savoir-société pour former la trame intelligible du développement durable.

Dans un premier temps, les langues et les théories de développement seront re-problématisées. Dans un second temps, la terminologie durable sera proposée comme modèle heuristique dans le prisme de l'interculturalité.

Les modèles de développement en Afrique noire

Le développement, en tant que passage d'un état A à un état B, s'est constitué historiquement en intégrant plusieurs apports disciplinaires : économique, sociologique, géographique, etc. La réévaluation critique des travaux y afférents semble mettre au jour les continuités et ruptures intellectuelles de même que l'éthique d'élaboration des connaissances développementalistes.

Deux paradigmes classiques se sont imposés : le paradigme culturaliste hérité de l'anthropologie culturelle américaine et le paradigme économique né de la multiplicité des sources allant de l'évolutionnisme (tradition organiciste du XIXe siècle) à l'économisme (théorie des états).

Le paradigme culturaliste est issu d'une convergence de sociologues, anthropologues, ethnologues et autres, qui aborde l'étude du développement de manière socio-anthropocentriste (Adotevi 1992 ; Balandier, 1985 ; Copans 1990 ; Fandiga 1988 ; Goody 1978 ; Kouvouama 2002 ; Otite 1978 ; Owusu 2004, etc.). La généalogie de ce courant théorique signale l'influence des travaux de Morgan, Frobenius, Boas, Mauss, Tylor, Malinowski, Lévy-Bruhl, Lévi-Strauss, Goody, etc. tant dans l'élaboration des modèles théoriques que dans les outils méthodologiques tels l'évolutionnisme (évolution linéaire allant du primitif au civilisé), le

diffusionnisme (évolution différentielle selon les traits culturels), le culturalisme (passage de la nature à la culture), le structuralisme (passage d'une société chaude à une société froide), etc. mobilisés. La perspective comparative qui s'impose commande un renouvellement théorique et un renversement des problématiques par objectivation des concepts tels que l'impérialisme, le néo-colonialisme, l'industrialisation de la périphérie, la dépendance structurale, le transfert de technologie, etc. Il s'agit d'interroger, de classer et de mesurer le « sous-développement » : ce qui donnera des travaux empiriques et hétérogènes sur le terrain africain.

Le paradigme « économique » défie la croissance économique (Ela 1998). Les théories qui ont vu le jour dans les années 1940-1950 avec Rostow (1970), Kuznets (1955) etc., et qui mettent l'accent sur le passage d'une étape économique à une autre pour sortir du sous-développement, ont été expérimentées dans les pays africains, asiatiques et latino-américains. Elles reposent sur deux visions d'inégale percée : la vision micro-économique et la vision macro-économique. Selon la vision macro-économique, le sous-développement en Afrique noire doit être géré par les Programmes d'ajustement structurel (PAS). Ces programmes, selon Fontaine (1989), ont deux objectifs : rétablir les équilibres macro-économiques par le contrôle des déséquilibres publics et par le désengagement de l'État du secteur économique (du moins, par la privatisation) ; établir les conditions d'une croissance de moyen long terme (effet positif sur la balance des paiements, réallocation des facteurs, amélioration de la production dans un premier temps et augmentation de l'efficacité économique dans un second temps).

Selon la vision micro-économique, la croissance doit être repensée en prenant en compte la restructuration de l'offre de biens et services de base. Nombre d'auteurs tels Engelhard (1998), Guellec et Ralle (1996), Mahieu (1990), Latouche (1986), etc., depuis les années 1980, récuse dans les diagnostics du sous-développement en Afrique les données quantifiables (Bell 1999) dans bien des domaines tels économique (le taux de croissance qui désigne la variation du Produit intérieur brut (PIB) sans l'économie informelle), démographique (le taux mortalité infantile, le taux de croissance démographique, etc.), de la santé (le taux de séroprévalence, l'indice d'accès aux soins de santé, etc.), éducatif (le taux de scolarisation, le taux d'analphabétisme, etc.), social (l'indice de développement humain, l'indice de plurilinguisme, l'indicateur de pauvreté, l'indice de corruption, l'indice de crédibilité de l'État, etc.), politique, etc. Tenant compte de l'histoire des idées et des sociétés, ils ont montré insidieusement la richesse inestimable des langues-cultures dans le développement (Owusu 2004).

Les modèles socio-économiques de développement

Les modèles classiques de développement, nés des paradigmes développementalistes, sont de deux sortes : le modèle exogène et le modèle endogène.

Le modèle exogène, modèle de l'économie libérale, est un modèle qui a pour stratégie de développement le rattrapage du « grand » retard économique par la mise en place de projets et programmes conçus, financés, planifiés et contrôlés par la communauté financière internationale. Il se perpétue actuellement par l'optimalisation des politiques économique (facilité d'ajustement structurel, programme de lutte contre la pauvreté [DSRP], privatisations, etc.), sociale, culturelle, etc. Dans ce modèle, les populations ne sont pas directement impliquées et consultées. D'où des distorsions (l'accroissement de la pauvreté, les déperditions scolaires, le chômage, l'analphabétisme, etc.) dans les croissances soutenues par l'augmentation des exportations et des investissements extérieurs. Les langues africaines, pour les institutions internationales, sont inadaptées car nombreuses, non écrites, non fonctionnelles. Par conséquent, il faut alphabétiser les masses rurale et urbaine dans les langues importées pour leur inculquer l'idéologie consummative pour soutenir la croissance économique (Bamgbose 2000, 1994, 1991).

Le modèle endogène est un modèle de développement auto-centré qui met l'accent sur le « self-reliance » et sur le « people-centred » c'est-à-dire « trouver en soi les moyens de son autonomie ». L'accent repose sur la garantie de la participation populaire, la meilleure utilisation des facteurs locaux, la stimulation de la créativité, la prise en compte des conditions écologiques, de la solidarité, de l'autosuffisance et de la moindre aliénation (Bearth 2001 ; Brokensha 1980). Ce modèle, en rupture avec l'optique libérale, tire ses référents conceptuels de l'anthropologie culturelle selon laquelle les langues et les cultures sont des ressources inestimables à capitaliser dans tout processus de développement (Bamgbose 2000). Certains économistes de la « nouvelle économie » (Engelhard 1998), prenant le contre pied des thèses de la Banque mondiale, du Fond monétaire international selon lesquelles le multilinguisme et l'ethnicité réduiraient les performances économiques, n'ont pas hésité à les insérer dans le sens d'une économie africaine juste, humaine et efficace.

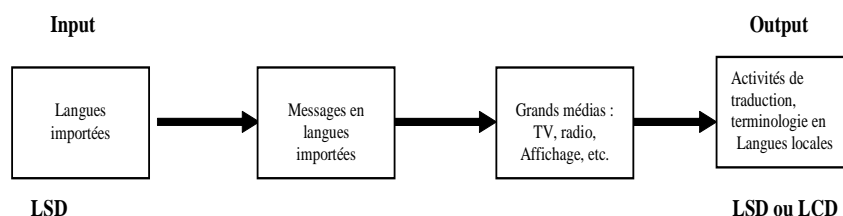
Les modèles linguistiques de développement

L'inégalité linguistique face aux connaissances modernes et universelle (Abolou, 2008 ; Arom, 1993 ; Ascher 1998 ; Barou 2001 ; Bindé 2005 ; Diawara 2003 ; Dossou 1994 ; Houtoundji 1994 ; Lévi-Strauss 1993 ; etc.) affecte le développement des pays africains. Tadajeu souscrit en ces termes :

Dans les communautés locales africaines, où la communication au quotidien se fait quasi exclusivement en langues locales, le besoin de développement et de promotion des systèmes de communication modernes dans ces langues demeure une préoccupation. Lorsque l'information sur les approches modernes relatives au développement est disponible pour la plupart de ces communautés, ceci se produit quasi uniquement dans les langues officielles héritées que la majeure partie de la population ne comprend ni ne parle. Tel a été le sort du continent voilà quatre décennies. Cette approche de la diffusion de l'information est largement responsable de l'échec de la grande majorité des programmes de développement proposés et réalisés sur le continent au fil des ans (Lagsus 2009:2).

Ce qui a amené bien des sociologues, anthropologues et linguistes (Bamgbose 1991 ; 2000 ; Bearth 2007, 1997 ; Prah 1999, 1993, 1991, 1995 ; Silué 2000 ; Tourneux 2008, 2007 ; etc.) à concevoir dans les diagnostics du sous-développement trois modèles linguistiques : le modèle de la « Langue source de développement » (LSD), le modèle de la « Langue cible de développement » (LCD) et le modèle de l'interface LSD/LCD.

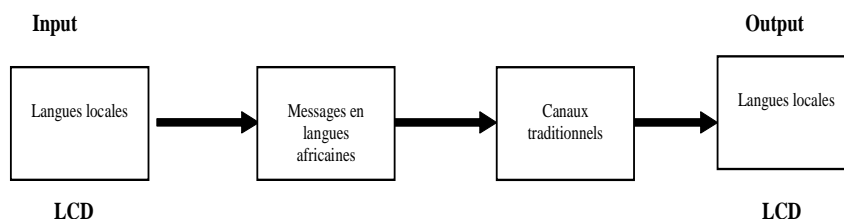
Le modèle LSD est un modèle qui consiste à introduire les langues importées (français, anglais, espagnol, etc.) dans le processus de développement. Ces langues drainent des connaissances universelles, des savoirs globaux, voire des praxis développementalistes. Dès lors, les populations locales doivent s'en approprier pour accéder à la modernité. Ces langues sont appelées « Langues source de développement » (LSD).



Dans le processus de communication pour le développement, les projets de développement sont d'ordinaire élaborés et diffusés dans les LSD. Le décodage s'effectue, soit dans les langues occidentales, soit dans les langues locales ou LCD par le biais des activités de traduction, de terminologie, de dictionnaire, etc. Cela crée une insécurité linguistique (Calvet 2002, 1999) productrice d'errements développementalistes sur le transfert de savoir à sens unique des pays du nord vers les pays du sud.

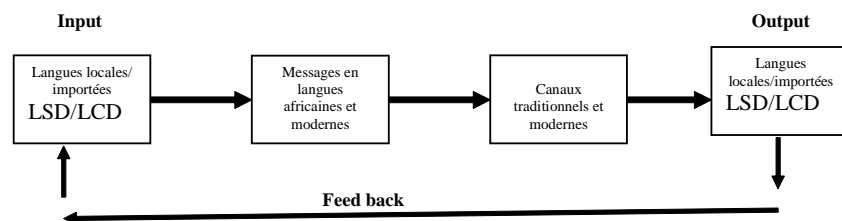
Le modèle LCD est un modèle qui repose sur la prise en compte des langues locales ou LCD en amont et en aval dans les projets de développement. Il déclenche des énergies participatives et des processus

de réhabilitation des savoirs locaux que Robinson (1998:248) souligne en ces termes : « la langue locale doit trouver sa place dans une intervention participative au développement ».



L'émetteur, dans ce modèle, est représenté par la population cible secondaire composé de leaders communautaires tels que les chefs du village, les chefs religieux, les doyens d'âge, etc. Il identifie et planifie les besoins de développement. Les messages de sensibilisation sont conçus en langues locales et diffusés par les médias traditionnels (griots, arbre à palabre, tambours, etc.). La population cible primaire adhère volontairement dans le sens d'un développement participatif. Selon certains auteurs, ce modèle semble réduire le développement qu'au niveau local.

Le modèle de l'interface LSD/LCD s'inscrit dans une large perspective anthropologique. Les langues africaines et les langues importées sont indispensables au développement équilibré de l'être humain (Diki-Kidiri 2004 ; Grin 1999, 1990 ; etc.). Cette position trouve sa justification dans la variété des sources du savoir et stimuli externes et internes de développement. Elle intègre les dimensions locale, supra-locale (nationale) et globale sans lesquelles il ne saurait y avoir de développement.



L'interface LSD/LCD, point de jonction crucial pour l'information innovatrice destinée aux communautés-cibles, met l'accent sur la rétroaction. L'on peut passer de manière conviviale de la LSD à la LCD (Koné 1995). Le modèle de l'interface casse la dichotomie LSD/LCD, dilue

les frontières linguistiques et gnomiques et s'impose comme réceptacle des messages de développement exogène et endogène, source de développement durable.

Les contextes épistémologiques d'objectivation

Tous ces modèles ont pour objectif d'objectiver le développement. Or, l'objectivation du développement demeure une entreprise discursive « houleuse » menée, tant bien que mal, par les développementalistes de tous bords à coup d'arguments et de contre arguments. Dans les productions scientifiques, les développementalistes circonscrivent le développement par légitimation de trois contextes épistémologiques : le contexte continuiste, le contexte chaotique et le contexte probabiliste.

Le contexte continuiste, dérivant de l'épistémologie évolutionnaire propre à la théorie biologique de Darwin, est un mode d'explication qui conçoit un objet évolutif selon les conditions écologiques, économiques, politiques, culturelles, sociales, etc. Dans ce schème, une continuité logique du processus par validation des étapes rostowiennes semble garantir l'émergence des pays développés d'Europe de l'ouest et d'Amérique du nord. En Afrique, ce schème recommande des « prêt-à-penser » économiques tels les programmes d'ajustement structurel (PAS), les documents stratégiques de réduction de la pauvreté (DSRP), etc. qui prennent force et sens, selon Ake (1981), dans les théories d'impérialisme développées par des auteurs comme Hobson (1938), Schumpeter (1934), Marx (1962), etc. Le contexte continuiste, empruntant la démarche klépérienne ou l'hypothético-déductif, met l'accent sur la prédictibilité du développement, du changement social, voire de la modernité.

Le contexte chaotique porte sur le chaos ou la discontinuité développementaliste. Il instaure un développement par sauts qualitatifs. L'évolution naturelle répondrait ainsi au jeu de hasard par excellence. Il n'y a pas monotonie de la continuité, il y a discontinuité de la monotonie soutenue par les transferts de technologie, l'exploitation des richesses pétrolières, etc. C'est le cas des pays du Golfe qui se sont développés grâce aux ressources du pétrole. En Afrique noire, malgré les ressources minières et minéralières dont regorgent certains pays comme le Gabon, la RDC, le Congo Brazzaville, le Nigeria, etc., le développement n'a pas atteint le niveau requis des pays du Golfe. Le contexte chaotique s'appuie sur la falsifiabilité des hypothèses sur les étapes rostowiennes.

Le contexte probabiliste montre une discontinuité relative du développement dont les raisons sont à chercher dans l'impasse des modes de validation : pays émergents, pays à revenu intermédiaire, etc. (les pays d'Asie du sud-est, l'Inde, la Chine, l'Afrique du sud, etc.). Il concerne davantage les pays qui ont su intégrer leurs langues et leurs cultures dans le processus de développement. En Afrique noire, il y a eu des

tentatives d'introduction des langues africaines à l'école, dans les activités modernes (administration, tribunaux, etc.) dans certains pays africains. Cependant, elles n'ont pas déclenché l'émergence des économies africaines. Le contexte probabiliste a trait à la reproductibilité des expériences de développement. Il met en relief les affrontements théoriques sur les indices de développement et la guerre des hypothèses monologiques.

Tous ces contextes auraient servi à circonscrire un objet, le développement, résultat des théories particulières et générales, anciennes et nouvelles. Par conséquent, deux clichés s'imposent : le fatalisme linguistique et le fanatisme linguistique. Le fatalisme linguistique, auquel se rattachent l'État post-colonial et les institutions internationales, se fonde sur l'apprentissage de la modernité qui doit nécessairement passer par les langues importées, lieux d'élucubrations paternalistes. Le fanatisme linguistique, prôné par les populations locales, requiert les langues africaines, lieux d'illusion identitaire et de reconnaissance « maternaliste » (Diop 1981). Toutefois, les langues africaines et non africaines jouent un rôle déterminant dans le déclenchement des actions de développement (Diki-Kidiri 2004). Elles s'apprécient comme des systèmes ouverts d'autorégulation dans les secteurs modernes d'activité sociale, l'informalisation croissante aidant. Car, selon Mbiyeyi (2001:85), « [...] la langue identifie techniquement et culturellement, plus que tout autre facteur, la nature et l'origine des inventions et des pensées ».

De l'interculturalité à la terminologie durable

Bien des études reflétant les clivages culturelles sont orientées vers la terminologie aux fins d'éliminer les effets défavorables sur le développement (Kishindo 1987 ; Ohly 1987 ; Webb 1999). L'échec des projets de développement conduit à reconsidérer l'interculturalité comme déclencheur du développement en Afrique noire. Car, elle façonne la société humaine et se constitue comme une réponse pragmatique aux problèmes de développement par la prise en compte des innovations, des connaissances.

L'interculturalité : un mode d'appropriation du savoir

La science, en tant que « pur » produit de l'interculturalité, est une activité universelle productrice de savoirs dans laquelle le multilinguisme était présent par les traductions diverses des œuvres grecques, latines, égyptiennes, arabes, etc. dans les langues autres que les langues africaines, depuis l'antiquité (Abattouy 2001 ; Bonnet, 2001 ; Dickinson 1984 ; Morin 2005). L'activité de traduction s'est révélée, selon Abattouy (2001), comme un instrument incontournable de transmission des savoirs et d'accès aux connaissances modernes. Les langues africaines absentes, Diop (1981) les fera entrer dans l'antériorité des civilisations nègres par la porte

égyptienne, clé de voûte de la science dite moderne (Nzinzi 1999 ; Bowao 2004). La vieille problématique de la disqualification des langues africaines de la connaissance objective, de la science universelle sera ainsi remise en cause en ces termes : « Dans la mesure où l'Égypte est la mère lointaine de la science [...] la plupart des idées ne sont que des images, brouillées, renversées, modifiées, perfectionnées des créations de nos ancêtres : [...] dialectique, théorie de l'être, sciences exactes, arithmétique, géométrie, mécanique, astronomie, médecine, [...], architecture, etc. » (Diop, 1981:12).

En traduisant la théorie des ensembles de Georg Cantor en wolof, Diop (1975) installera les bases d'une multiculturalisation des savoirs (mathématique, physique, chimie, etc.) qui sera poursuivie par Segla (2002), Hounkponou (2002), etc. Segla (2002) et s'appuiera sur une traduction en yoruba des extraits d'*Eléments d'Euclide* traduits du grec en français, l'un des textes classiques caractérisés par les exigences de la clarté et de la rigueur du raisonnement. L'objectif de cette entreprise est de montrer la précision sémantique et la concision conceptuelle des langues africaines au travers des concepts euclidiens. Hounkponou (2002) forgera la méthode ARTÉ (Appui, Reconceptualisation, Terminologie, Égyptien) qui a pour but de re-conceptualiser en langues africaines les réalités modernes. L'Appui consiste à prendre pour repères l'étymologie et la définition des termes scientifiques et techniques des langues européennes pour entrevoir une traductibilité scientifique dans les langues africaines. La Reconceptualisation met en place des concepts en langues africaines qui seront comparés dans les autres langues. La Terminologie, quant à elle, a trait au choix du lexème représentant le concept scientifique. Les langues Égyptiennes seront essentiellement les langues d'emprunt. Comme le souligne Diop (1981:12) : « L'Égypte jouera, dans la culture africaine pensée et rénovée, le même rôle que les antiquités gréco-latines dans la culture occidentale ». C'est une méthode classique que Bouquiaux (1978:47) justifie de la sorte : « Le français ou l'anglais, dans leur vocabulaire scientifique, ne font qu'habiller de terminaisons françaises ou anglaises suivant le cas des mots latins ou grecs dont le sens originel est ordinairement aussi concret que possible ».

Il apparaît nettement que la science demeure l'apanage de toutes les langues naturelles. Les langues africaines tout comme les langues occidentales peuvent développer des terminologies scientifiques et techniques. Prenant l'exemple des Dogons dans la description *in fine* des phénomènes complexes en astronomie tels que les mouvements des astres, Zahan (1964:66), rapporte les propos dialogués en ces termes :

Les Dogons connaissent les mouvements des astres, ils parlent des révolutions et des mondes stellaires en spirale. Il y a un nombre infini. Nous sommes dans un monde spiralant, avec un soleil qui est

celui de notre monde, mais il y a d'autres mondes spiralants avec d'autres soleils et d'autres terres. Notre monde spiralant tourne exactement avec la Voie Lactée autour d'un axe qui passe de l'étoile polaire à la Croix-du-Sud... A l'intérieur de ce monde, il y a le soleil avec tous ces satellites, peut-être jusqu'à Saturne, qu'ils décrivent avec un halo. Toutes les planètes, les satellites de Jupiter ont un nom...

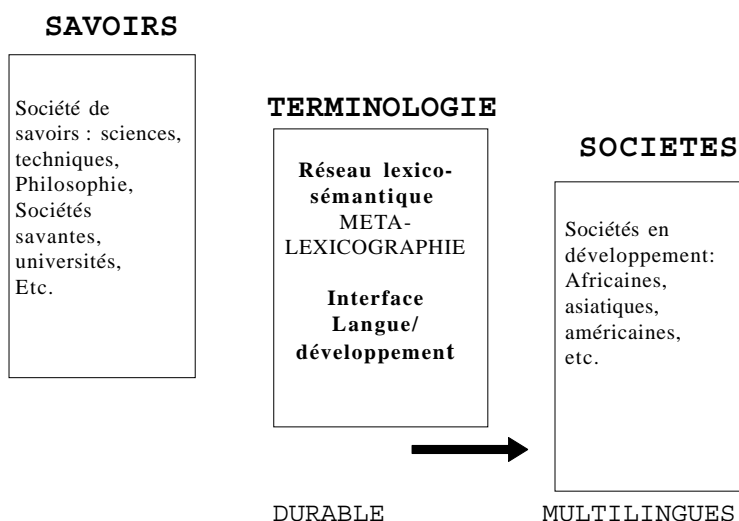
La terminologie durable : modélisation et implications méthodologiques

Certes, le couple savoir/connaissance est fondé sur des réalités multiples qui garantissent en général le développement. Cependant, il demeure difficile à appréhender dans les relations contemporaines induites par la société du savoir. Le savoir, se distinguant en savoirs pré-moderne (de caractère plus ou moins métaphysique et religieux), moderne et postmoderne (de caractère scientifique et philosophique), peut, selon Memel-Fotê (2002), déterminer la connaissance comme il peut en être la résultante. Or, la connaissance, en tant que bien non-exclusif (difficile de contrôler sa diffusion de façon privative), non rival (sa consommation ne la détruit pas, elle est inépuisable), cumulatif (la connaissance est un bien de production engendrant d'autres connaissances) [Dubois 1993 ; Foray 2000], s'exprime essentiellement par la langue, plus précisément par la terminologie.

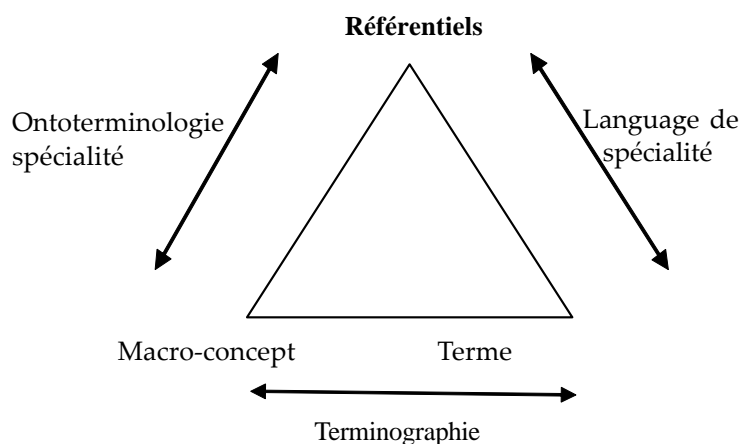
Les recherches terminologiques actuelles en Afrique (Diki-Kidiri 2006 ; Edema, 2000 ; Kishindo 1987 ; Ohly 1987 ; Tourneux 2008, 2007, 2002 ; etc.) ont conduit à certains lieux et moments à des problèmes liés aux aspects linguistiques des unités lexicales, à la représentation de l'information et à des impasses méthodologiques sur le traitement lexicographique du multilinguisme convivial. La terminologie dite durable semble impulser parfois un regain ontologique (et non mythologique) qui peut engendrer des synergies développementalistes. Car, les savoirs locaux ou non sont, selon Memel-Fotê (2002:60)

À des degrés divers, toutes les formes de connaissance connues dans l'expérience humaine actuelle [qui] se retrouvent dans les sociétés de l'Afrique contemporaine : l'initiation à travers les sociétés d'initiation ; la science à travers les sociétés savantes et les universités ; la philosophie à travers les mêmes institutions ; la technique scientifique à travers la société industrielle ; le savoir à travers la société post-industrielle.

La terminologie durable est une normalisation terminologique interculturelle qui se démarque nettement de la terminologie culturelle de Diki-Kidiri (normalisation terminologique locale) et de l'École de Vienne (normalisation terminologique globale). Elle doit être envisagée comme une appropriation des savoirs, local ou global, qui circulent d'une société à une autre.



C'est un modèle de normalisation résolument méta-lexicographique dans lequel les signaux de développement provenant de la société des savoirs sont identifiés, catégorisés et conceptualisés selon le principe du transfert générationnel en macro-concepts. Un macro-concept est une unité de connaissance qui contient les attributs du développement durable (Auger 1994 ; Faulstich 1988). Il possède des caractéristiques spécifiques qui s'organisent en traits observables ou prévisibles qui regroupent les référentiels du développement. Le macro-concept est mis en mots selon les ressources linguistiques des sociétés concernées. Le terme forgé a, ainsi, un signifiant culturellement linguistique (diversité linguistique et culturelle) et un signifié ontologiquement « durable » (mondialisation) dans le schéma ci-dessous :



Trois implications méthodologiques s'établissent: la démarche ontoterminologique, la démarche terminographique et la démarche de spécialisation.

La démarche onto-terminologique recommande une gestion ontologique des contenus multilingues entre les référentiels du développement et les macro-concepts. Elle permet d'avoir accès à la méta-lexicographie, condensé de macro-concepts et à sa réalisation virtuelle en discours dans les langues en présence. La démarche terminographique a trait aux activités dictionnaires (Bouquiaux 1978 ; Diki-Kidiri 2006 ; Edéma 2000 ; Tourneux 2007, 2002, 1999 ; etc.), au développement de lexiques et d'outils didactiques et pédagogiques, à la traduction entre langues locales et entre langue locale véhiculaire et langue étrangère dans le sens d'une convivialité linguistique (Diki-Kidiri 2004), aux équivalences interlinguistiques sur les plans lexicologiques, terminologiques ou traductiques, à l'aménagement sociolinguistique des langues dominantes et des langues dominées. La démarche de spécialisation consistera à l'établissement d'une terminologie spécifique pour satisfaire les besoins des différents secteurs d'activité. C'est dire que les termes sont des signes qui tirent leur fonctionnalité des langages de spécialité, et qui varient selon les situations communicatives distinctes (Faulstich 1995).

Conclusion

Dans la relation langues et développement en Afrique, la terminologie durable est à la fois un outil de recherche et un instrument de réhabilitation des savoirs locaux. En tant qu'outil de recherche, la terminologie durable permet de comprendre les ressorts de l'idéologie du développement durable par mobilisation, si besoin, des connaissances disponibles ailleurs. En tant que tel, elle apparaît comme une boîte à macro-concepts dont le remplissage dépend de l'acuité des demandes sociales dans les référentiels du développement. En tant qu'instrument de réhabilitation gnomique, la terminologie durable semble imposer des postures nouvelles de rejet d'une ethnoscience mettant en coupe réglée les savoirs locaux par la raison ethnographique (Laburthe-Tolra 2003) et d'érection d'une science-monde en Afrique noire (Abolou 2009 ; Dahoun 1997 ; M'boka 2004 ; Polanco 1989, etc.), espace intelligible des intellectuels africains.

Références

- Abattouy, M., 2001, *Inter-culturalité et renaissance scientifique*, Berlin, Max-Planck Institut.
- Abolou, C.R., 2009, « Les politiques linguistiques africaines, l'inter-culturalité et la science : les versants linguistiques de l'épistémologie », in *Revue ivoirienne SLC* n°3, pp. 8-31.
- Abolou, C. R., 2008, *Langues africaines et développement*, Paris, Paari.
- Abolou, C.R., 2006, « L'Afrique, les langues et la société de la connaissance », in *Hermès*, n°45, pp. 165-172.
- ADEA, 2001, *Le rôle des langues africaines dans l'éducation et le développement durable*, Lettre d'information, n° 4, Vol 8.
- Adotevi, S., 1992, « La dimension culturelle du développement en Afrique », in *Séminaire régional sur la dimension culturelle du développement en Afrique*, Abidjan.
- Ake, C., 1981, *A Political Economy of Africa*, London, Longman.
- Amin S., 1970, *L'accumulation à l'échelle mondiale, critique de la théorie du sous-développement*, Paris, Anthropos.
- Arom, S., 1993, *La science sauvage*, Paris, Seuil.
- Assidon, E., 1992, *Les théories économiques du développement*, Paris, La Découverte/Repères.
- Ascher, M., 1998, *Mathématique d'ailleurs. Nombres, formes et jeux dans les sociétés traditionnelles*, Paris, Seuil.
- Auger, P., 1994, « Pour un modèle variationniste de l'implantation terminologique dans les entreprises au Québec » in *Les Actes du colloque sur la problématique de l'aménagement linguistique* (enjeux théoriques et pratiques). Québec, OLF, tome II, pp. 483-493.
- Balandier, G., 1985, *Le détour, pouvoir et modernité*, Paris, Fayard.
- Bamgbose, A., 2000, *Language and Exclusion. The Consequences of Language Policies in Africa*, Munster/Hamburg/London, LIT Verlag.
- Bamgbose, A., 1994, « Pride and prejudice in multilingualism and development », in Richard Fardon & Graham Furniss (eds.), pp. 33-43.
- Bamgbose, A., 1991, *Language and the Nation. The Language Question in Sub-Saharan Africa*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Barou, J.-P. et al., 2001, *Enquête sur les savoirs indigènes*, Paris, Calmann-Levy.
- Bearth, Th., 2007, *Dynamique du genre : le cas toura (Côte d'Ivoire)*, Abidjan, Edilis.
- Bearth, Th., 2000, « Language, Communication and Sustainable Development : a Neglected Area of Interdisciplinary Research and Practice » in R. Häberli et al. (eds.), *Transdisciplinary: Joint Problem-Solving among Science, Technology and Society. Workbook I: Dialogue Sessions and Idea Market*, Zürich, Haffmans Sachbuch Verlag, pp. 170-175.
- Bearth, Th. & Diomandé, F., 2001, « La langue locale – facteur méconnu du développement », in *Actes du Colloque Jubilé du centre suisse de recherche scientifique*, Abidjan, 27-29 août.

- Bell, S. & Morse S., 1999, *Sustainability Indicators. Measuring the Immeasurable*, London/Sterling, Earthscan.
- Bindé, J. (coord.), 2005, « Vers les sociétés du savoir », *Rapport mondial de l'UNESCO*, Paris, Publications UNESCO.
- Bonnet, V., 2001, La construction d'une langue savante en Europe du Ve au XIXe siècle. Le latin et le grec dans les sciences, Thèse doctorat nouveau régime, Université Lumière Lyon 2.
- Bouquiaux, L., 1978, *Dictionnaire sango-français*, Paris, SELAF.
- Bowao, C. Z., 2004, *La mondialité entre histoire et avenir*, Paris, Paari.
- Brokensha, D., et al. (eds.), 1980, *Indigenous Knowledge Systems and Development*, Lanham, MD and London, University Press of America.
- Cabre, T.M., 2001, « Terminologie linguistique : la théorie des portes », *Cahier du RIFAL*, n° 22, pp. 10-15.
- Calame-Griaule G., 1965, *Ethnologie du langage. La parole chez les Dogons*, Paris, Gallimard.
- Calvet, L.-J. ,2002, *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation*, Paris, Plon.
- Calvet, L.-J, 1999, *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon.
- Chaudenson, R., 1991, « Plurilinguisme et développement en Afrique subsaharienne : les problèmes des communications », in *Cahiers des sciences humaines*, vol 27, n° 3-4, pp. 305-313.
- Chaudenson, R., (dir.), 1992, *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone*, Paris, Didier/Erudition.
- Chaudenson, R. & Raymond, R. (éds), 1999, *Langues et développement*, Paris, Agence intergouvernementale de la Francophonie.
- Copans, J., 1990, *La longue marche de la modernité africaine. Savoirs, intellectuels, démocratie*, Paris, Karthala.
- Dahoun, C.A.M., 1997, *Le statut de la science et de la recherche au Bénin : contribution à la sociologie de la science des pays en développement*, Berlin, Loges Verlag.
- Diawara, M. (dir.), 2003, *L'interface entre les savoirs paysans et le savoir universel*, Le Figuier, Bamako.
- Diki-Kidiri, M., 2004, « Multilinguisme et politique linguistique en Afrique », *Actes de colloque international*, Ouagadougou, pp. 27-35.
- Diki-Kidiri, M., Tourneux H. et Edéma A. B., 2006, « Dictionnaires bilingues langues africaines – français », in T. Szende, Ed, *Le français dans les dictionnaires bilingues*, Paris, Honoré Champion, pp. 119-127.
- Dikinson D., 1984, *The New Politics of Science*, Chicago, University of Chicago Press.
- Diop, C.A., 1981, *Civilisation et barbarie*, Paris, Présence africaine.
- Diop, C.A., 1975, « Comment enraciner la science en Afrique », in *Bulletin de l'IFAN*, n° 1, Dakar.
- Dossou, F.C. , 1994, « Ecriture et oralité dans la transmission du savoir », Houtoundji P., (dir), *Les savoirs endogènes*, Dakar/Paris : CODESRIA/ Karthala, pp. 257-269.

- Dubois, D., 1993, « Lexique et représentation des connaissances », in *Cahiers de Praxématique* 21, pp. 106-124.
- Edéma, A.B., 2000, « Terminologie européenne et terminologie africaine », *Cahier du RIFAL*, n° 22, Paris, RIFAL-AIF, pp. 32-38.
- Ela, J.M., 1998, « Les voies de l'afro-rennaissance », in *Le monde diplomatique*.
- Engelhard, P., 1998, *L'Afrique, miroir du monde. Plaidoyer pour une nouvelle économie*, Paris Arléa.
- Escoda, X.B. et al., 2008, « Lexique, dictionnaire et connaissance dans une société multilingue », *Cahiers de Linguistique*.
- Fandiga, K., 1988, *Stratégies africaines d'éducation et développement autonome*, Abidjan, CEDA.
- Faulstich, E., 1998-1999, « Principes formels et fonctionnels de la variation en terminologie », in *Terminology*, Vol. 5(1), pp. 93-103.
- Fontaine, J.-M., 1994., *Mécanismes et politiques de développement économique*, Paris, Cujas.
- Fontaine, J.-M., 1989, « Les programmes du FMI : un point de vue critique », in *Problèmes économiques*, n° 2, pp. 13-19.
- Foray, D., 2000, *L'économie de la connaissance*, Paris, La Découverte.
- Frank, A.G., 1980, *Crisis in Third World*, New York.
- Frank, A.G., 1976, *Capitalism and Underdevelopment in Latin America*, New York.
- Furtado, C., 1976, « Le mythe du 'développement économique' », in *Anthropos*, Paris.
- Furtado, C., 1970, *Théorie de développement économique*, Paris, PUF.
- Goody, E.N., 1997, « Education and Development: A Case Study in Social Anthropological Research Looking Towards the 21st Century », in *PAAA*, Accra, Legon.
- Goody, J., 1978, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit.
- Grin, F. & Villancourt, F., 1999, « La langue comme capital humain: définition et applications », in R. Chaudenson & R. Renard (éds), *Langues et développement*, pp. 95-103.
- Grin, F. & Villancourt, F., 1990, « The Economic Approach to Minority Languages », in *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 11, pp.153-174.
- Guellec, D. & Ralle, P., 1996, *Les nouvelles théories de croissance*, Paris, La Découverte.
- Hobson, J.A., 1938, *Imperialism: A Study*, London.
- Hounkponou, G., 2002, *ARTÉ ou méthodologie des termes techniques et scientifiques en langues africaines*, Paris, Menaibuc.
- Hountondji, P. (dir.), 1994, *Les savoirs endogènes*, Paris, CODESRIA-Karthala.
- Hsiao, Y.E., 2003, « Semantics and Cognition : An introduction », *Language and Linguistics*, n°4, 2, pp. 197-205.
- Jaulin, R., 1974, *La dé-civilisation. Politique et pratique de l'ethnocide*, Bruxelles, Complexe.
- Kishindo, P. J., 1987, "The State of Scientific Terminology in Chichewa", in *Logos* 7/2, pp. 103-113.

- Koné, H. & Sy, J.H. (eds.), 1995, *La communication pour le développement durable en Afrique*, Abidjan, Presses universitaires de Côte d'Ivoire.
- Kouvouama, 2002, A., *Modernité africaine*, Paris, PAARI.
- Kuznets, S., 1955, "Economic Growth and Income Inequality", in *AER*, mars.
- Laburthe-Tolra P., *Critiques de la raison ethnologique*, Paris, PUF, 2003.
- Lagsus, 2009, *Langue, genre et durabilité*, Hanovre, Volkswagen, [<http://www.volkswagen.de>], consulté le 01/08/2009.
- Latouche, S., 1986, *Faut-il refuser le développement*, Paris, PUF.
- Leclerc, J., *L'aménagement linguistique dans le monde*, Québec, TLFQ, Université Laval, [<http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/afrique.htm>], (consulté le 14/04/2009).
- Lévi-Strauss, C., 1993, *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Mahieu, R.F., 1990, *Les fondements de la crise économique en Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- Mbiyeyi, J.M., 2001, « Langues, cultures et développement africains face aux langues étrangères », in *Recherches africaines*, Paris, L'Harmattan, pp. 79-90.
- Mboka K., 2004, « Phénoménologie de l'inauguralité », in *La renaissance africaine et sa prospective*, pp.107-144.
- Memel-Fotê H., 2002, « Société d'initiation, société savante et société de savoir », in *Diogène*, n° 197, pp. 59-64.
- Morin, E, 2005, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil.
- Nzinzi, P., 1998, « L'antériorité des civilisations nègres. Motif de fierté ou d'orgueil ? », *QUEST XIII*, n°1-2, pp. 129-144.
- Ohly, R., 1987, 'Corpus Planning, Glottoeconomics and Terminography', in *Logos* 7/2, pp. 55-67.
- Otite, O., 1997, 'Rediscovering Anthropology as Instrument of Development', in *PAAA*, Accra.
- Otite, O., 1978, (ed.), *Themes in African Social and Political Thought*, Enugu, Fourth Dimension.
- Owusu, M., 2004, "Inside History: Why There are No African 'Tigers', 'Dragons' or 'Elephants'. An Inquiry into the Nature and Causes of the Poverty and Wealth of African Nations in a Globalizing World", in *PAAA*, Accra-Legon.
- Perrin, E.R., 2001, « L'Afrique et le développement », in *Publication HCCL*, Paris.
- Polanco, X. et al., 1989, *Naissance et développement de la science-monde : production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte/Conseil de l'Europe/UNESCO.
- Prah, K.K., 1995, *Mother Tongue for Scientific and Technological Development in Africa*, Bonn, German Foundation for International Development.
- Prah, K.K., 1991, *Culture, Gender, Science and Technology in Africa*, Windhoek, Harp.
- Prah, K.K. & King, Y. (Eds), 1999, *In Tongues: African Languages and the Challenge for Development*, Cape Town, CASAS.

- Robinson, C., 1998, 'Planning for Sustainability: A Preliminary Overview', in *Notes on Sociolinguistics* 3/3, pp. 143-151.
- Robinson, C., 1996, *Language Use in Rural Development: An African Perspective*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Romaine, S., 1992, *Language, Education and Development*, Oxford, Clarendon Press.
- Rostow, W.W., 1970, *Les étapes de la croissance économique, un manifeste non communiste*, Paris, Seuil.
- Roulon-Doko, P., 2000, « Le geste technique, fondement conceptuel du verbe », *Cahier du RIFAL*, n° 22, Paris, RIFAL-AIF, pp. 39-51.
- Schumpeter, J.A., 1934, *The Theory of Economic Development*, London.
- Segla, D.F., 2002, *Traditions conceptuelles. Etude linguistique d'une traduction d'extraits des éléments d'Euclide dans une langue africaine, le Yoruba*, Berlin, Max-Planck Institut.
- Silué, S.J., 2000, *Education, Literacy and Development in Africa*, Cape Town, CASAS.
- Tourneux, H., (éd.), 2008 *Langues, cultures et développement en Afrique*, Paris, Karthala.
- Tourneux, H., 2007, *Dictionnaire peul du corps et de la santé (Diamaré, Cameroun)*, Paris, Karthala/OIF.
- Tourneux, H., 2001, « Un dictionnaire encyclopédique de l'agriculture et de la nature en fulfulde (langue peule) », in A. Clas, H. Awaiss et J. Hardane, *L'éloge de la différence: La voix de l'Autre, VIe Journées scientifiques du réseau thématique lexicologie, terminologie, traduction*, Beyrouth, Liban, 11, 12 et 13 novembre 1999. s.l., AUPELF-UREF, p. 133-142. Coll. Actualité scientifique, Universités francophones.
- Tourneux, H. et Seignobos, C., 2002, *Le Nord-Cameroun à travers ses mots : dictionnaire de termes anciens et modernes*. Paris, Karthala.
- Troil, M. von (ed.), 1993, *Changing Paradigms in Development - South, East and Est: A Meeting of Minds in Africa*, Uppsala, The Scandinavian Institute of African Studies.
- Warnier, J.-P., 2001, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte.
- Webb, V., 1999, Multilingualism as a Developmental Resource: Framework for a Research Program » in *Journal of Cross-Cultural and Inter-language Communication*, Vol. 17-2/3, pp. 125-154.
- Yambi, J., 1994, « Literacy and Development in Africa: The Case of Tanzania », in Verhoeven L. (Ed), *Fonctional Literacy: Theoretical Issues and Educational Implications*, Johannesburg, Witwatersrand University Press, pp. 291-301.
- Zahan, D., 1964, *Réincarnation et vie mystique en Afrique noire*, Paris, PUF.